



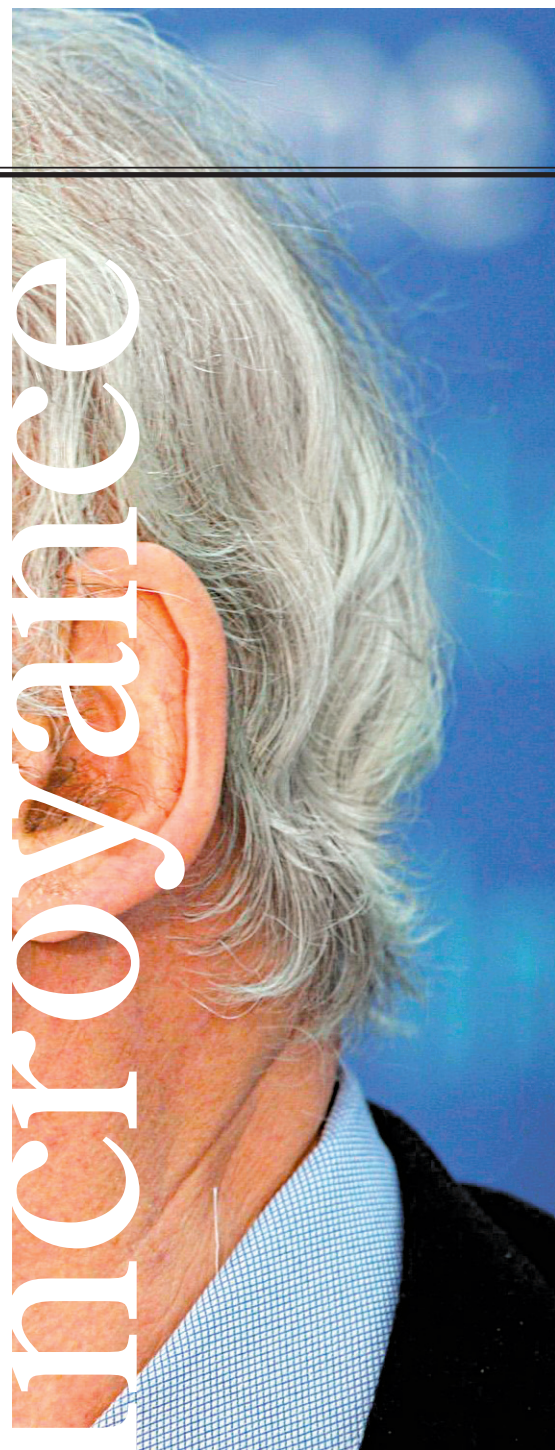
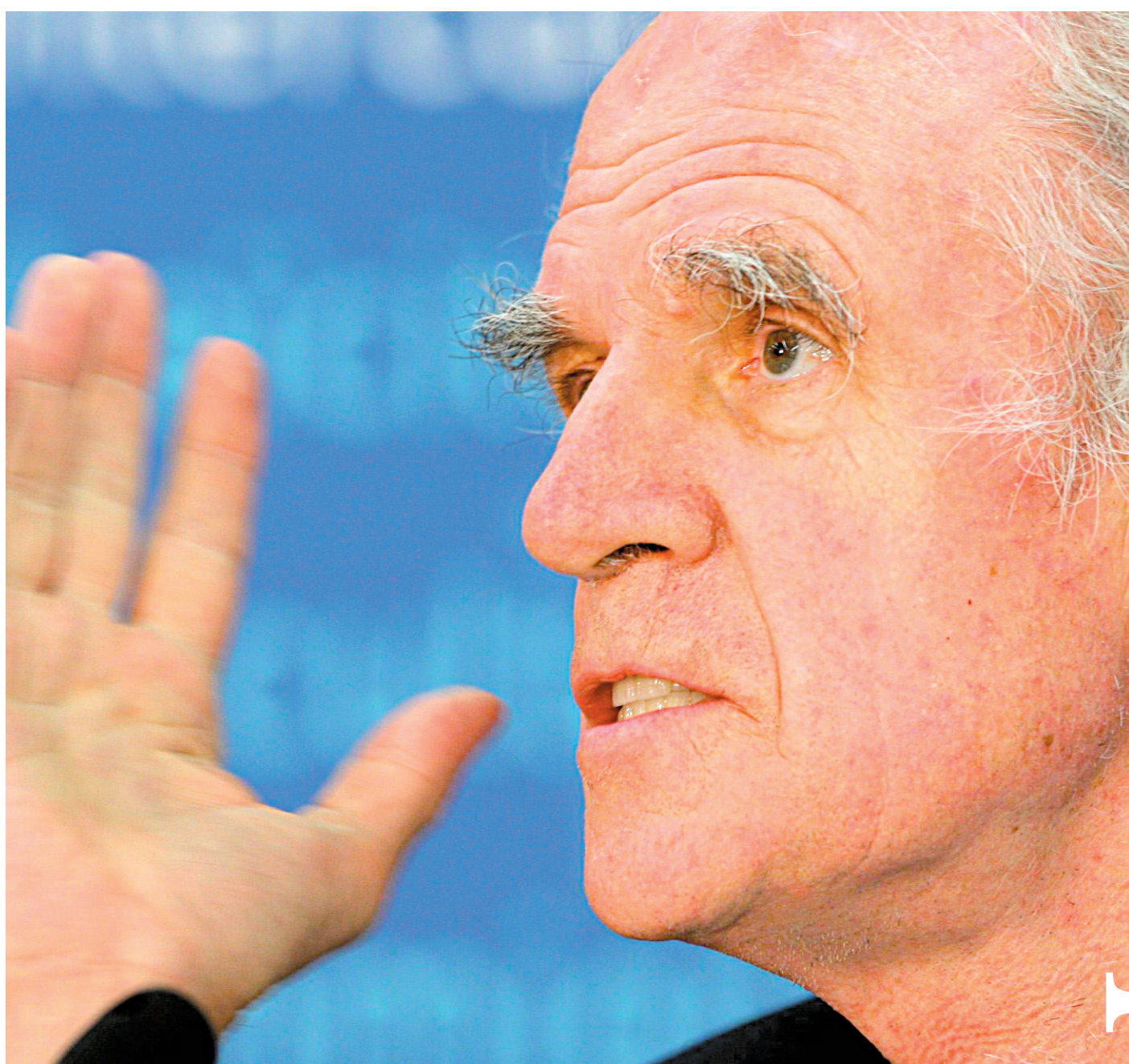
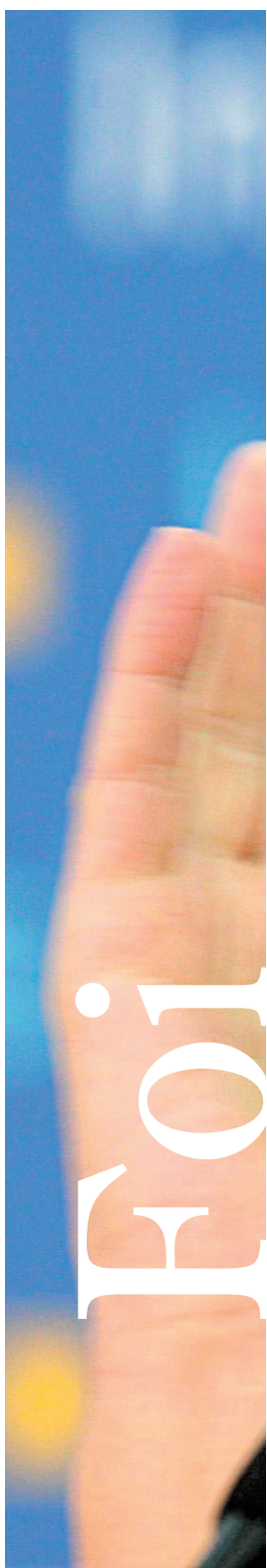
BANDE DESSINÉE

Le retour de Jérôme Bigras  
Page F 2

LITTÉRATURE

La nuit des morts-vivants  
de François Blais  
Page F 3

# LIVRES



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

## Généalogie de l'incroyance Charles Taylor et la sécularisation

L'historien et philosophe se livre ici à un exercice audacieux: comprendre les conditions de possibilité de la croyance à notre époque. Comment comprendre la mutation radicale qui fait aujourd'hui de l'expérience de la foi une situation d'exception, alors qu'elle constituait auparavant, sur la longue durée du christianisme historique, la situation la plus commune?

GEORGES LEROUX

**S**i l'âge séculier est celui du *sæculum*, c'est-à-dire l'époque du siècle par opposition à celle du monde transcendant, son avènement relève d'une évolution historique complexe qui occupe toute l'histoire moderne. Charles Taylor prévient son lecteur: le récit de cette sécularisation est indissociable d'un ensemble d'explorations latérales et il faut suivre un long cheminement pour en saisir l'argument de fond.

Quelle que soit la difficulté de restituer ce trajet, la question posée habite chaque moment de l'enquête: «Appartenir à un âge séculier, qu'est-ce que cela signifie?» Deux réponses se présentent: il y a, d'une part, la sécularité des institutions, qui repose sur le principe de la laïcité de l'Etat et la privatisation de la religion. Mais cette sécularité de l'espace social se distingue de l'effacement de la croyance elle-même: dans les sociétés occidentales contemporaines, l'âge séculier désigne surtout le reflux de l'expérience de la foi. La société postchrétienne est d'abord une société où la croyance est une option assiéagée.

Charles Taylor entreprend de définir la sécularité à compter d'une troisième perspective, celle de la relativisation de l'expérience de la foi, devenue avec le temps une expérience parmi

d'autres. Parler d'un âge séculier, c'est donc éclairer les conditions particulières de notre époque, eu égard à la possibilité, désormais toujours relative, de l'expérience spirituelle.

### Une vie dans la foi ou dans l'incroyance?

Bien qu'il y emprunte beaucoup, le livre n'est ni une sociologie historique de l'expérience religieuse, ni une analyse des arguments philosophiques de la tradition. Personne ne peut certes se priver d'une description précise des comportements, ni d'un retour sur le grand argumentaire séculier de la modernité, de l'*Encyclopédie* à Nietzsche, mais Charles Taylor s'intéresse d'abord à la signification de la vie dans la foi ou dans l'incroyance. Pour lui, il s'agit de formes de vie choisies selon leur promesse de sens ou de plénitude morale. Dans un monde où la présomption d'incroyance est devenue dominante, c'est toute la structure de l'expérience qui s'est modifiée: pas seulement le refus philosophique de la transcendance au bénéfice d'explications purement immanentes, mais aussi le repli de tout humanisme sur l'épanouissement humain et l'abandon de fins ultimes qui le dépassent.

Tel est le projet de ce livre ambitieux et foisonnant. Celui-ci se divise en cinq grandes parties qui se présentent comme des enquêtes élaborées à partir de perspectives distinctes, mais toutes soumises à un questionnement philosophique fondamental: comment chaque segment éclaire-t-il les conditions nouvelles de l'expérience moderne? La première partie, «Le travail de la Réforme», propose un nouvel examen des grandes thèses sur le rôle de la Réforme dans l'évolution de la sécularité comme processus de désenchantement du monde.

Avant le tournant moderne, les puissances du monde transcendant sont l'origine du sens du monde immanent: c'est l'héritage de *La Cité de Dieu*, de saint Augustin, texte fondateur de la théologie politique classique. Dans ce monde clivé, la Réforme introduit le privilège de la conscience personnelle et contribue ainsi à l'avènement d'un soi détaché et isolé, par opposition à un soi poreux. Il en résulte un espace de retrait, une intériorité impossible auparavant. Charles Taylor décrit le «*désencastrement*» de l'expérience qui découle de cette érosion et l'avènement d'une société disciplinaire, libérée de la tyrannie du pouvoir supérieur. Seule une telle société peut formuler l'idéal d'un «*humanisme autosuffisant*», où l'action humaine est pensée dans les termes de la raison instrumentale.

La seconde partie, plus brève, traite du «Tournant» qui, par le moyen du déisme providentiel des

philosophes, va légitimer un ordre impersonnel du plan divin sur le monde. L'effacement du pouvoir d'ordonnement divin n'aurait pas été pensable sans le grand déplacement anthropocentrique du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais la proposition d'un humanisme purement immanent n'en résulte pas nécessairement. Ce morceau du livre, très neuf, se pose à contre-courant des explications trop rapides qui identifient la sécularisation et le rejet de l'ancienne religion. Taylor montre que cet humanisme apparaît en relation avec une nouvelle éthique de la liberté et du bénéfice mutuel et que l'incroyance moderne demeure impensable sans référence à cet humanisme révolutionnaire de la liberté.

La troisième partie décrit la culture fragmentée de la «supernova», riche constellation de positions morales différentes et désormais concurrentes. C'est la portion de son livre qui montre le plus d'audace, tant par la phénoménologie de l'expérience qui s'y déploie que par la radicalité du point de vue sur l'expansion de l'incroyance. Contre le déisme des Lumières, des contre-Lumières immanentes introduisent des valeurs inédites jusque-là: de Nietzsche à Foucault, Taylor explore les divers visages d'une culture qui intensifie le rejet du passé. Cet aspect, plus que tout autre, explique le véritable avènement séculier, en particulier dans la littérature, forme de la culture qui renforce la pensée sur le temps.

La quatrième partie aborde les récits de la sécularisation et leurs différentes explications. Très critique de toutes les conceptions réductrices, faisant de la modernité une force par essence destructrice

VOIR PAGE F 2: SÉCULARISATION

www.silq.ca

## Salon international du livre de Québec

13 au 17 avril 2011  
Centre des congrès de Québec

## LIVRES

BÉDÉ

## Le retour de Jérôme Bigras

Le bédéiste Jean-Paul Eid veut surprendre et chatouiller l'intelligence du lecteur

Il vient d'y avoir rupture dans le continuum espace-temps: 15 ans après ses dernières aventures, Jérôme Bigras, ludique personnage sorti de l'imagination du bédéiste Jean-Paul Eid, a décidé de refaire surface aujourd'hui, ramenant avec lui son quotidien loufoque dans une banlieue près de chez vous, sa fidèle amie la tondeuse et surtout sa délirante envie de mettre en question les codes du 9<sup>e</sup> art en tournant désormais autour d'un trou. Un vrai trou.

FABIEN DEGLISE

«J'avais cette idée depuis longtemps de faire une bande dessinée sur la notion de temps, raconte le créateur et père de Bigras, joint il y a quelques jours dans son atelier par *Le Devoir*. Et bien sûr, l'univers de Bigras était parfait pour ce type d'exploration narrative.»

Cinq ans de réflexion, d'essais, d'erreurs et de fous rires plus loin, le bourru banlieusard confirme la chose dans *Le Fond du trou* (La Pastèque), une œuvre complexe et forcément intrigante qui met en lumière l'intelligence de la bande dessinée par l'entremise d'un bouquin et surtout d'un récit traversé physiquement par un trou, l'action se jouant autour.

Le début prend certainement racine à la fin. Qui sait? Il per-

met aussi de renouer avec la douce folie de Bigras et surtout avec son *split-level*, dont la quiétude va être bouleversée par l'apparition d'un orifice d'où un certain Dart Vador sort dans les premières cases. A partir de là, tout va être possible, surtout le pire, soit les interventions militaires entre planches pour ramener de l'ordre dans un récit qui donne l'impression de se disperser et les explosions de trame narrative qui font la marque de commerce d'Eid, depuis les premiers pas de Bigras, dans les pages du feu magazine satirique *Croc* jusqu'aux deux tomes du *Naufragé de Mé-moria* (Les 400 Coups).

Avec la même habileté, le bédéiste atypique caresse ici le récit dans le sens du deuxième degré, transformant son personnage principal en co-



Jean-Paul Eid, le «père» de Jérôme Bigras, à sa table à dessin

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

baye, mis en observation alors qu'il cherche à comprendre son propre environnement et surtout la logique d'un trou qui, planche après planche, dévoile une étrange mécanique temporelle: à droite, il transporte vers l'avant; à gauche, il ramène en arrière.

Ames sensibles s'abstenir, car l'auteur avoue qu'avec cet-

te résurrection de personnage, il a à nouveau «chercher à capitaliser sur la plus-value de la bande dessinée: la tri-dimensionnalité de la page» qui, selon lui, permet des acrobaties scénaristiques auxquelles d'autres médias ne peuvent même pas rêver. Le tout avec un objectif persistant dans un tunnel temporel: surprendre,

oui, et chatouiller l'intelligence du lecteur, tout comme de son pendant féminin.

«Je reste persuadé qu'une œuvre réussie est une œuvre donnant l'impression au lecteur d'être plus intelligent quand il en sort, dit M. Eid. C'est pour cela que je prêche par excès de complexité. Oui, il faut faire un effort, mais c'est comme ça que le lecteur s'appro-

prie une création pour qu'elle lui appartienne.» Même si pour cela il va devoir se frotter ici à des inspecteurs moroses, se perdre dans la Magazone, «là où l'on trouve tout sauf un commis», ou encore subir les exaspérations du maître de Convergen Media. Entre autres choses.

Le Devoir

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Miron l'égarouillé

Un «égarouillé»? C'est «un exilé de l'amour et de la beauté», un mot inventé par Gaston Miron dans *TGV Lyon*, un de ses *Poèmes épars*. Dans *Miron l'égarouillé* (Hurtubise), François Hébert analyse l'obsession de la mort et du temps qui émane de partout dans l'œuvre du grand poète. En prenant les textes à rebours, depuis *Courtepointes* jusqu'à *La marche à l'amour*, l'ex-critique littéraire du *Devoir* et poète dis-sèque le cœur des thèmes mironesques, accordant une attention particulière aux «petits

poèmes», car ils vont «directement aux grandes questions: d'emblée le flash, l'intuition, le déclin y est. L'épique et le lyrique font les longueurs et les langueurs. Les petits poèmes ont été décantés, réduits à leur noyau.» Hébert relève les références tissées dans les textes, fait le lien avec les événements de la vie de Miron. «Le fantôme est magnifique, écrit Hébert, dans le vent qui le signale et le dissimule, comme dans la langue qui le retrace.»

Le Devoir

## SÉCULARISATION

On entend ici la voix du penseur croyant

SUITE DE LA PAGE F 1

de la religion. Charles Taylor fait intervenir des idéaux-types, tels que l'âge de la mobilisation et l'âge de l'authenticité. S'éloignant de l'explication standard, qui procède par soustraction du religieux dans l'expérience, il se montre attentif à un processus de différenciation qui engendre des formes nouvelles.

## Les conditions de la croyance

C'est ce qui le conduit à proposer, en dernière partie, une riche réflexion sur les conditions contemporaines de la croyance: dans la situation actuelle, le cadre immanent demeure, selon lui, ouvert.

Critique des évidences en apparence rationnelles d'une perspective fermée, le philosophe se porte à la rencontre des fondements spirituels de l'ordre moral. Cette dernière

partie du livre met en présence les ferment d'ouverture de l'expérience contemporaine et veut montrer que, même si les langages de la transcendance sont en passe de devenir incompréhensibles, la recherche spirituelle n'est pas close pour autant.

Fruit de plus de dix ans de réflexion, ce livre admirable se termine sur des exemples de cette recherche et l'évocation de formes nouvelles. On entend ici la voix du penseur croyant, assumant à la fois les apories de son récit et sa position d'espérance dans la constellation des possibles.

Collaborateur du *Devoir*

## L'ÂGE SÉCULIER

Charles Taylor  
Traduit de l'anglais  
par Patrick Savidan  
Éditions du Boréal  
Montréal, 2011, 1340 pages



Robert LÉVESQUE

## DÉRAILLEMENTS

«C'est extrêmement vivant. C'est poétique. C'est drôle. C'est touchant.»

Christine Brouillet  
Radio-Canada

«Robert Lévesque a une réputation méritée de styliste. Il maîtrise, en effet, l'art de créer rapidement une atmosphère, de saisir le lecteur pour l'amener dans un univers inattendu.»

Louis Cornellier  
Le Devoir

Robert Lévesque



DÉRAILLEMENTS

Boréal  
COLLECTION PAPIERS COLLES

Essai • 176 pages • 19,95 \$

Série de la Place des Arts

Le studio  
littéraire  
Un espace pour les mots

Lundi 11 avril • 19 h 30  
Cinquième Salle de la Place des Arts



Benoît McGinnis lit  
Serge Boucher

Il a joué dans *Aveux* et dans plusieurs de ses pièces. Benoît McGinnis a convaincu Serge Boucher de laisser sortir de ses tiroirs quelques-unes de ses proses inédites.

laplacedesarts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Entrée: 15 \$\*  
Étudiants: 10 \$\*

\*Taxes incluses.

Une coproduction

Les Capturs  
de mots

Place des Arts  
Québec

La Série Studio littéraire est présentée grâce à l'appui financier de la fondation de la Place des Arts

Olivieri  
librairie • bistro

Au cœur de l'Histoire

Le Jeudi 7 avril

À 19h

Entrée libre /  
Réservations obligatoires

RSVP : 514.739.3639  
Bistro : 514.739.3303  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

À l'occasion de la  
parution chez  
LUX éditeur de

De  
remarquables  
oubliés  
Elles ont fait l'Amérique



Illustration : Francis Back

Causerie  
Avec les auteurs

Serge  
Bouchard  
& Marie-Christine  
Lévesque

Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca



Retrouvez-nous sur  
twitter et facebook

© Tous droits réservés

## LITTÉRATURE

## La vacuité comme mode de vie

Il ne se passe à peu près rien, il n'y a pas vraiment d'histoire, dans *La Nuit des morts-vivants*. Justement. C'est le propos du roman: à quoi se résume la vie quand il ne se produit rien d'extraordinaire, quand on erre sans but?

L'auteur, François Blais, poursuit en quelque sorte son entreprise de biographies fictives, à propos de personnages qui n'ont rien pour passer à l'histoire. Dans son roman précédent, *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant*, il se mettait dans la peau d'un écrivain en train d'écrire la biographie d'une jeune femme de 24 ans tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

L'action se passait à Grand-Mère, ville natale de François Blais, maintenant établi à Québec. Ce n'est pas un détail: la ville de Grand-Mère apparaissait comme un personnage en soi. Un peu à la façon du Saint-Elie-de-Caxton de Fred Pellerin, mais en moins ludique, en plus réaliste, et désolant.

C'est le cas aussi dans *La Nuit des morts-vivants*. Mais plus encore que dans *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant*, c'est la petite vie au quotidien dans une petite ville qui est mise de l'avant. Dans ce que cette vie a de plus anodin. De plus répétitif et vain.

Mais pas d'écrivain ici qui nous livre ses états d'âme, filtre

l'information, fait de petites remarques savoureuses empreintes d'ironie. Ce sont les personnages eux-mêmes qui se livrent. Ce qui n'empêche pas la satire, le cynisme.

Quelqu'un leur a demandé d'écrire, par tranches, une chronique de leur vie, contre rémunération. Attention, la commande est claire: il ne s'agit surtout pas de «parler à tort et à travers sur une foule de matières», de «régler les grands problèmes sociaux en trois coups de cuiller à pot, comme Richard Martineau».

Il s'agit de raconter, au quotidien, ce qu'ils font. C'est-à-dire pas grand-chose. Mais à qui et dans quel but? Est-ce en vue d'une publication dans les journaux, sur un blogue ou ailleurs? Ça demeure un mystère. A moins qu'il s'agisse d'en faire un livre, justement: Les morts-vivants.

Le titre dit bien de quoi il s'agit, au fond. On a affaire à des personnages plus morts que vivants. En ce sens qu'ils vivent, n'attendent pas grand-chose de mieux que ce qu'ils ont. Ils n'ont même pas l'ambition de changer de vie, surtout

pas. Alors qu'ils n'ont pas encore atteint la mi-trentaine...

Ils sont deux. Deux morts-vivants à s'exprimer, à tour de rôle. Un gars, une fille. Il préfère se raconter à la troisième personne, question de se donner l'illusion de parler de quelqu'un d'autre; elle, de son côté, a tendance à escamoter les virgules et à fuir la ponctuation: «L'avantage c'est que si ce machin est destiné à la publication il se trouvera deux ou trois ploucs pour estimer que ça fait artistique».

Il travaille de nuit pour une compagnie de nettoyage, Maintenance des Chutes; elle est sur le «BS», passe ses nuits à arpenter la ville, seule. Ils ont plusieurs points en commun. Ils se lèvent à peu près à la même heure. Ils n'ont pas de conjoint, pas d'enfants. Mais des amis, de la famille, oui. Des couples autour d'eux, qui se font et se défont.

## Les hériçons

Une métaphore traverse le livre, qui traduit bien l'état d'esprit de ces deux marginaux. La métaphore des porcs-épics, empruntée à Schopenhauer, décrite ici comme suit: «[...] un jour qu'il faisait très froid, des porcs-épics se serrèrent étroitement pour se tenir chaud. Mais bientôt ils sentirent réciproquement les effets de leurs piquants, ce qui les éloigna de nouveau les uns des autres. Chaque fois que le be-

soin de se réchauffer les approchait, ce second inconvénient se reproduisait, de sorte qu'ils allaient et venaient entre leurs deux maux jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé entre eux un éloignement modéré.»

Elle, elle se définit comme une associée «pas trop brillante et légèrement dépressive». Lui, il préfère fantasmer sur la femme idéale plutôt que de s'engager en couple.

Ils partagent une passion pour les jeux vidéo et les films d'horreur. Ils pourraient facilement passer pour deux ados atardés. Mais attention, ils lisent, ils ont des lettres. Schopenhauer, mais aussi Proust, Joyce, Ducharme, Nietzsche, Cioran... On ne compte plus le nombre de références, directes ou indirectes, qu'ils font à leurs écrivains préférés dans leurs chroniques de vie respectives.

D'ailleurs, ils vont, à un moment donné et sans le savoir, lire le même exemplaire d'un livre de Georges Eliot. Il y a tellement de ressemblances et de liens entre eux, il a tellement de coïncidences qui se produisent, qu'on se dit mais oui, c'est ça, ils sont faits pour aller ensemble, ils vont bien finir pas se rencontrer...

L'âme sœur existe-t-elle? C'est une des questions abordées dans ce livre. Avec un grain de sel. Pour la fille, par exemple, il s'agit purement et simplement d'une invention, de «bullshit». Mais pourquoi pas?



Après tout, «la bullshit ça peut sauver des vies si tu y crois».

Le gars, lui, passe son temps à imaginer toutes sortes de scénarios dans sa tête quand il croise une fille de son goût. Il préfère rester dans l'imaginaire de peur d'être déçu dans la réalité. Ce qui n'est pas sans rappeler certaines histoires lues récemment dans le collectif *Amour & libertinage, par les trentenaires d'aujourd'hui*.

Ainsi, notre homme se retrouve-t-il dans un bar, devant une jolie serveuse appelée Zoé, mais il hésite à engager une vraie conversation: «[...] il s'était concocté une Zoé dans sa tête, à laquelle la Zoé empirique

ne servait que de support visuel, et il était parfaitement capable de faire abstraction de cette vérité, comme il était capable, en lisant le roman de George Eliot, de détester réellement le professeur Casaubon tout en sachant qu'il était une création de l'esprit.» Autrement dit, «la vie ne serait-elle pas un peu trop déprimante si on ne s'en faisait pas accroire un peu?».

## Comment fuir?

S'en faire accroire. Par les biais des jeux de rôles sur vidéo, des films, toujours les mêmes, de la littérature. C'est tout ce qui leur reste, à ces deux-là, pour fuir leur vie dérisoire. Et c'est terrible.

C'est surtout terriblement bien rendu. Malgré le refus des personnages de s'apaiser, de s'apitoyer sur leur sort. Malgré l'indifférence qu'ils affichent face à la vacuité de leur vie. Malgré la foule de détails anodins auxquels ils s'accrochent et qui peuvent finir par exaspérer.

Ou peut-être, à cause de tout cela, justement.

## LA NUIT DES MORTS-VIVANTS

François Blais  
L'Instant même  
Québec, 2011, 174 pages

## Daniel Bélanger aux Allusifs

L'auteur-compositeur et chanteur Daniel Bélanger entame avec le récit *Auto-Stop*, qui sortira le 13 avril prochain, la nouvelle collection des éditions Les Allusifs. Les Peurs proposent, sous de petites couvertures presque carrées, des textes de courts formats: moins

de 100 pages autour d'une peur de l'auteur.

La collection débute en deux temps différents, sur deux continents: en France, le romancier et essayiste français bien connu Pierre Jourde a ouvert la collection à la mi-mars avec *La Présence*, sur sa peur

des maisons vides, des lieux restés hantés par l'enfance. Le livre sortira ici au printemps, quand celui de Bélanger sera lancé en France.

*Auto-Stop*, deuxième livre de Daniel Bélanger après *Erreur d'impression* (Coronet Liv), paru en 2000, est une longue chanson poétique sans rimes. C'est l'histoire de Vincent, 19 ans, en voyage en Italie. «Je vous l'ai dit, je tenais à moi / plus qu'à toute autre personne. J'avais une intuition paranoïaque / et une jeunesse théorique. / Je n'avais pas le courage de moi-même», dira Vincent dès

le début de son long monologue. L'amour, révélé par les yeux d'Anna, lavandière fausement italienne, le sortira de lui-même. Alors qu'*Auto-Stop* s'annonce comme un texte sur la peur d'exister, le récit intime inventé de ce périple initiatique se dévoile davantage comme une litanie sur la peur d'être aimé et d'aimer.

Le Devoir

AUTO-STOP  
Daniel Bélanger  
Les Allusifs  
Montréal, 2011, 80 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le chanteur Daniel Bélanger

## ROMAN QUÉBÉCOIS

## Visites à domicile

CHRISTIAN DESMEULES

C'est un triangle du désir qui n'a rien du vaudevilles. Un jeune couple d'«*exhibitionnistes cupides*», Geoffroy et Christèle, exécutent de vieux gestes sous le regard avide de spectateurs payants. Au récit épisodique de leurs activités (et de leurs histoires personnelles) se mêlent les réflexions d'un de leurs clients, «*mélange de vieux garçon et d'adolescent révolté*», un «gros» qui habite une chambre au sous-sol de la maison de sa grand-mère, à Ahuntsic.

Au menu de son quotidien: rejet, solitude, oisiveté, alcoolisme latent, détresse psychologique croissante.

Spécialement pour lui, leur petite magie opère une sorte de mimétisme négatif: «*Is me montraient ce qui ne m'arrivait pas ce jour-là, ni les autres. Ils m'aidaient à exorciser et à accepter ma solitude.*» Tandis qu'eux, on le sent très vite, ont également besoin de lui — ainsi que de leurs autres clients — pour exister à deux. Le regard des autres sur leur intimité déshabillée est le ciment

de leur couple. C'est aussi ce qui paie le loyer.

Quatrième roman, quatrième éditeur pour Grégory Lemay, après *Moi non plus* (Point de fuite, 2000), *Le Souvenir des animaux* (Triptyque, 2003) et *Le Roman de l'été* (Le méac, 2007). Il nous propose ici une exploration nouvelle des silences à l'intérieur du couple, servie par une curieuse chronologie, où alternent des épisodes du passé lointain de chacun, du passé récent, d'un présent flou.

Malgré son sujet, *Les Modèles de l'amour* est assez peu érotique. On pourra peut-être le rapprocher, en raison de l'univers mental de certains de ses personnages, du *Tiroir N° 24* de Michael Delisle, paru l'automne dernier. Même froidur du style pour traquer un malaise existentiel qui couve et menace d'éclater.

Collaborateur du Devoir

## LES MODÈLES DE L'AMOUR

Grégory Lemay  
Héliotrope  
Montréal, 2011, 168 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 21 au 27 mars 2011

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PROGRÈS (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois		
1	Dans mes yeux à moi	Joséito Michaud/Libre Expression 1/3
2	Le secret du coffre bleu	Lise Dion/Libre Expression 3/9
3	Le jardin du docteur Des Cèllets	Denis Monette/Logiques 2/5
4	Les folles années • Tome 1 Les héritiers	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 4/4
5	Revenir de loin	Marie Laberge/Boréal 5/22
6	Pas ce soir ma chérie, j'ai mal à la tête	Isabelle Dubé/Intouchables 7/4
7	La force de vivre • Tome 4 Le courage d'Élisabeth	Michel Langlois/Hurtubise 6/2
8	La chorale du diable	Martin Michaud/Goélette -/1
9	Cherchez la femme	India Desjardins et al./Québec Amérique 10/8
10	Ru	Kim Thúy/Libre Expression 8/19

▼ Romans étrangers		
1	Dôme • Tome 1	Stephen King/Albin Michel -/1
2	Le mensonge dans la peau. La ruse de Bourne	Eric van Lustbader/Grasset 1/3
3	Dernière nuit à Twisted River	John Irving/Seuil 2/5
4	Une nuit, sur la mer	Patricia J. MacDonald/Albin Michel 4/5
5	Marina	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont 6/10
6	Les imperfectionnistes	Tom Rachman/Grasset 3/10
7	Amirata	Lawrence Hill/Pleine lune 8/4
8	Dôme • Tome 2	Stephen King/Albin Michel -/1
9	Merci pour les souvenirs	Cecelia Ahern/Flammarion 9/3
10	La chute des géants • Tome 1 Le siècle	Ken Follett/Robert Laffont 7/26

▼ Essais québécois		
1	Maïa Inc. Grandeur et misère du clan scillien au Québec	André Cédilot   André Noël/Homme 1/22
2	L'envers de l'assiette	Laure Waridel/Écosociété 4/2
3	À l'ombre du mur. Trajectoires et destin de la génération X	Stéphane Kelly/Boréal -/1
4	Babyboomerang. Le retour des baby-boomers idéalistes...	Serge Cabana/Homme 5/3
5	Une année en Espagne	Joseph Facal/VLB 3/5
6	Il y a trop d'images. Textes éparés 1993-2010	Bernard Émond/Lux 2/8
7	Le remède imaginaire	Benoît Dubreuil   Guillaume Marois/Boréal -/1
8	Une enfance pour la vie	Mario Proulx et al./Bayard Canada 7/4
9	L'amnésie. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JCL 10/30
10	La crise fiscale qui vient	Brigitte Alepli/VLB 8/7

▼ Essais étrangers		
1	Indignez-vous !	Stéphane Hessel/Indigène 1/9
2	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF 3/4
3	Tous ruinés dans dix ans ?	Jacques Attali/LGF 6/5
4	Faut-il manger les animaux ?	Jonathan Safran Foer/L'Œilvier 4/7
5	L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie	Hervé Kempf/Seuil 2/7
6	Futurs proches	Noam Chomsky/Lux 5/4
7	Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent	Amin Maalouf/LGF 9/8
8	Éloge de l'amour	Alain Badiou/Flammarion -/1
9	Le visage de Dieu	Igor Bogdanov   Grichka Bogdanov/Grasset -/1
10	Laïcités sans frontières	Jean Baubérot   Micheline Milot/Seuil -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 156 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



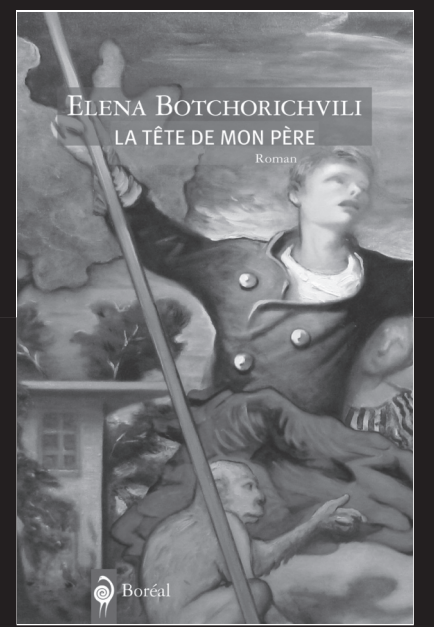
## Elena BOTCHORICHVILI LA TÊTE DE MON PÈRE

«C'est sans en avoir l'air que le récit se déploie, nous empoigne, nous séduit, nous émeut.»

Danielle Laurin  
Le Devoir

«Elena Botchorichvili [...] remet en question, toujours avec humour, la version nord-américaine du vilain communisme soviétique.»

Aude Jimenez  
Radio-Canada



Roman • 80 pages • 15,95 \$

Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca



Retrouvez-nous sur  
twitter et facebook

## LITTÉRATURE

## Dans la tête de Sherman Alexie



LOUIS HAMELIN

La dernière fois que j'ai ouvert un livre de Sherman Alexie, j'étais assis dans un chalet à Ekuanitshit, en face de l'archipel de Mingan. Près du chalet se dressait un cap au ventre rouge et strié, et à l'abri des anfractuosités de ce cap prospéraient des iris versicolores aussi secrets que des grains de poussière celés dans les replis des cuisses boudinées d'un nourrisson. Je ne trouvais pas que Sherman Alexie était un très bon romancier, ou du moins que *Flight* était un très grand roman. Quant aux poèmes de *Red Blues*, je me sentais inapte à les juger, raccourci honnête qui résume plutôt bien mes rapports avec la poésie.

Si je conserve un excellent souvenir de ma lecture des livres de Sherman Alexie sur ce lointain rivage atlantique à l'été 2008, il faut donc que ce soit à cause de ce qui se passait en moi et autour de moi, pendant ces premières vacances en l'espace d'un siècle et demi environ: les pétoncles frais sautés au beurre, le petit verre de bordeaux blanc bien frappé, le café du matin dans le jeune soleil baignant l'Anticosti vautrée sur ses réserves de pétrole à l'horizon, les garderies de moyas en mouvement sur la mer d'un calme glacial. (Les eiders à duvet, c'est un fait, ne connaissent probablement même pas les CPE à sept piastres et le ministre Tomassi quand ils ont ouvert leurs premières garderies, il y a de ça quelques douzaines de milliers d'années.)

Sherman Alexie est un Indien Spokane, ou Coeur d'Alène, né sur la réserve de Wellpinit dans l'État de Washington. Il souffrait d'hydrocé-

phalie à la naissance, «le démon aquatique obèse et impérialiste qui a failli me tuer quand j'avais six mois», dit le narrateur de *Danses de guerre*, la nouvelle qui donne son titre à son dernier recueil — je sais, j'aurais pu écrire «éponyme» pour faire plus savant, mais tant pis. Ses six premières années dans le monde, le narrateur de la nouvelle les a vécues sous l'effet du phénobarbital, un anticonvulsif dont voici quelques effets secondaires: «le somnambulisme, l'agitation, la confusion, la dépression, les cauchemars, les hallucinations, l'insomnie, l'apnée, les vomissements, la constipation, les dermatites, la fièvre, les dysfonctionnements du foie et de la vessie ainsi que les troubles psychiatriques.» «Je n'ai subi, conclut-il finement, que de légers dommages au cerveau.» Ce cérébré, tout nous porte à croire qu'il pourrait être un double ironique de l'auteur, lequel, dit-on, lisait *Les Raisins de la colère* à l'âge de cinq ans. Sa quête d'une éducation secondaire de qualité lui fera ensuite quitter sa réserve natale, décrocher une bourse, aboutir à l'Université de l'État de Washington, publier des poèmes dans des revues, obtenir un jour le prix Pen-Faulkner et figurer sur la liste, dressée par le *New Yorker*, des 20 écrivains à surveiller à l'aube de ce nouveau et splendide millénaire. Pas mal pour une tête d'eau.

Moi, j'aime croire que sur la mer intracrânienne de ce Citizen Spokane évoluaient déjà des garderies d'eiders remarquables et de grèbes élégants, et que le *trickster* était le *king* de cour d'école qui taxait ces marmailles à plume. Pourtant, on ne saurait imaginer une littérature plus éloignée de l'espèce de tyrannie thématique exercée par la mythologie sur la fiction amérindienne contemporaine que celle qui se donne à lire dans les pages de *Danses de guerre*. Et qu'est-ce qui per-

met donc à ce jeune rouge-bec (il est né en 1966) de se jouer aussi légèrement du premier commandement de l'écrivain *native*: La tradition tu honoreras et le sacré tu respecteras...? Son impertinence, son humour, et cette forme de lucidité amusée qui ne peut vraiment opérer que sur le terrain d'une intelligence partagée, et qu'on appelle ironie.

## L'Indien du troisième millénaire

Dans *Danses de guerre*, une nouvelle qui, en une trentaine de pages bien aérées, m'a fait pénétrer plus loin dans la conscience d'un Indien du troisième millénaire, contemporain de l'iPod, que bien des lectures plus sérieuses-volumineuses-anthropoliticaillieuses et j'en passe, le narrateur se rend au chevet de son père alcoolique et diabétique, à l'hôpital où ce dernier vient de subir une amputation aux pieds. Son géniteur, exposé aux regards dans un couloir, a froid et il lui réclame une couverture. L'infirmière se fait d'abord un peu prier, étant sans doute du genre à penser qu'il y a «une limite au-delà de laquelle les médecins devraient cesser de sauver les gens de leurs propres pulsions destructrices».

La couverture qu'il finit par obtenir ressemble au «plus grand filtre à café de la terre». Pas de quoi réchauffer un moribond. Errant à travers l'hôpital, il finit par tomber sur un autre Indien, un Lummi, venu pour l'accouchement de sa sœur avec son vieux père, qui insiste pour célébrer une cérémonie du nom. «Il est dans la salle d'accouchement en train d'agiter des plumes d'aigle partout. [...] Il fait semblant d'entrer en transe et il danse comme un con autour du lit... C'est supposé protéger le bébé de toute la technologie et autres trucs. Comme si le problème était les hôpitaux.» Ces Indiens Lummi, ça tombe bien, ont emporté

de bonnes couvertures. Mais pas question d'en emprunter une qui n'ait auparavant été dûment bénie par un petit chant de guérison. «Le monde indien, observe le narrateur, est plein de charlatans, hommes et femmes qui se prétendent — non, qui se croient — détenteurs de pouvoirs sacrés.» Ce qui l'amène à parler d'une écrivaine sioux venue donner une conférence à son université: «Elle défendait l'idée d'une identité littéraire indigène propre, ce qui ne manquait pas de sel dans la mesure où elle s'adressait en anglais à un auditoire de professeurs blancs. [...] j'avais pitié d'elle. (...) Elle avait fait de la nostalgie sa fausse idole — sa mince couverture — et cela la tuait.»

Est-ce à dire que Sherman Alexie, probablement qualifié de pomme (rouge à l'extérieur, blanc à l'intérieur) par les purs et durs de l'identité tribale, aux yeux de qui ses succès littéraires dans une institution postcoloniale doivent paraître bien suspects, ne respecte vraiment rien? Pas sûr, du moins si on suit jusqu'au bout cette couverture d'emprunt vraisemblablement débarrassée des derniers germes de la variole par le chant de l'aïeul. Car le père du narrateur, une fois chaudement emmitouffé, se met à son tour à chanter. «Je me demandais si mon père avait besoin de ce chant. Je n'avais pas chanté depuis des années, mais je joignais ma voix à la sienne. Je savais que ce chant ne ramènerait pas le pied de mon père. [...] Il ne l'empêcherait pas de vider une bouteille de vodka dès qu'il serait capable de s'asseoir dans son lit. Il ne vaincrait pas la mort. Non, songeais-je, ce chant est temporaire, mais en de pareilles circonstances, le temporaire suffit. Et c'était un bon chant.» On peut en dire autant du recueil de Sherman Alexie.

chouette.lou@gmail.com

## DANSES DE GUERRE

Sherman Alexie

Traduit de l'américain par Michel Lederer  
Albin Michel, Paris, 2011, 195 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Claire l'obscur

CHRISTIAN  
DESMEULES

Étrange roman que celui de Marie-Christine Arbour. *Drag* («vêtements non appropriés au sexe»), avec ses phrases courtes, sa métrique sentencieuse et ses effets, malgré sa froideur clinique, envoûte au moyen d'une musicalité unique. Montréalaise née en 1966, Arbour est l'auteure de deux autres romans: *Deux et deux* (Planète Rebelle, 2000) et *Une mère* (Plaine lune, 2008).

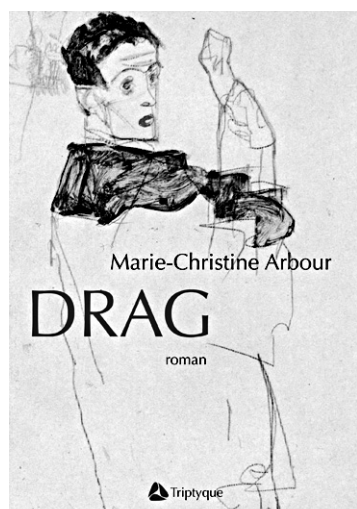
Claire, une illustratrice québécoise de 35 ans installée depuis quelques années à Vancouver, est à ses propres yeux une «artiste ratée». Elle cultive la pauvreté à coup d'immobilisme et d'abnégation tranquille. Sombre, inassouvie, de discrètes cicatrices aux poignets, elle traîne le souvenir d'une enfance triste marquée par le divorce de ses parents («La mère avait souvent les yeux rouges») et la mort précoce de son père.

Une aptitude singulière à la souffrance, le sentiment persistant du vide, un désir féroce d'individualité et la tentation de la dé-

chéance en font une candidate parfaite au vertige. Elle a en horreur ses formes un peu rondes, a fait le choix de porter les cheveux très court, magazine chemises d'homme, cravates et complets bon marché. «Elle a incarné la femme. Elle a voulu ressembler à un homme. Elle a cherché à renverser les rôles. Maintenant elle ne sait plus qui devenir.» Elle se souvient de ses rares amours avec des hommes comme de bonheurs amers.

Dans le quartier populaire de Vancouver où elle habite, une vieille voisine, mi-homme mi-femme, qu'elle surnomme «Babouchka» et qu'elle aperçoit fumant chaque jour sur son petit balcon, exerce sur Claire une véritable fascination. Babouchka — ou Nicolai —, grande perche aux longs cheveux blancs, robe noire, ne sort que la nuit après s'être rasé de près.

Claire, elle, a cessé d'être libre à l'instant où elle a posé le regard sur lui. «La beauté de Nicolai a la qualité macabre de l'éternité. Elle se sent en comparaison si petite.» Captivée, elle le dessine. Nicolai, lui, «joue son rôle de modèle avec



un amusement docte».

Russe immigré au Canada, ancien pianiste accompagnateur au Bolchoï, à 69 ans il semble avoir renoncé à tout — à commencer par la musique. Il s'habille en femme, elle s'habille en homme. Dans l'intimité du lit, par contre, chacun rejoue son rôle le plus naturellement possible. Ils forment une curieuse alliance. Jeune ou vieux, homme ou femme: dans la rencontre les différences s'abolissent, leurs identités fusionnent et

se recomposent. À sa façon, chacun reprend vie.

Captive amoureuse, Claire devra vite apprendre à lâcher prise. Facile: son désir de dépossession, d'avalissement et de transcendance l'y prédispose déjà. Et l'art fait le reste. «L'art lui a appris une chose: si le hasard fait le corps, le destin le sacré.»

Le destin du «drag couple», comme on le surnomme dans le voisinage, semble être de ne rien faire et de le faire comme personne d'autre. «Il n'y a pas plus beau passe-temps que l'inertie. Les oiseaux chantent, l'homme crie. Vient un jour où tout se tait. En attendant il faut danser, danser.» L'idée du jeu, qui fixe la relation qu'entretiennent ces deux déracinés, la console peut-être un peu du «drame d'avoir été expulsé[e] de l'enfance».

Une longue dérive vers un petit îlot de bonheur inventé.

Collaborateur du Devoir

## DRAG

Marie-Christine Arbour  
Triptyque  
Montréal, 2011, 183 pages

## Histoire de l'édition littéraire au Québec: la boucle est bouclée

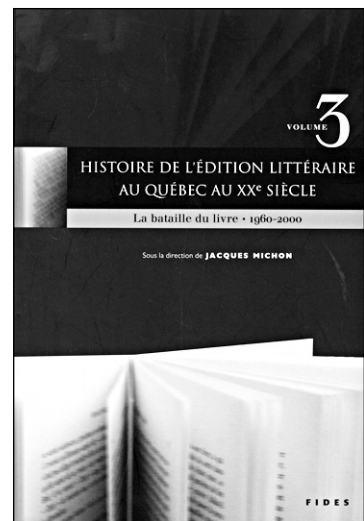
PAUL BENNETT

Paru il y a déjà quelques mois, le troisième volume de *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle*, qui couvre la période de 1960 à 2000, est le dernier volet d'une œuvre collective de longue haleine amorcée dans les années 1990, qui a permis d'explorer des dimensions trop souvent délaissées par la recherche sur l'histoire de la littérature québécoise. Cette œuvre ambitieuse, menée sous la direction de Jacques Michon de l'Université de Sherbrooke, examine tous les maillons de la chaîne du livre, de l'édition à la distribution.

On pourrait résumer l'histoire de l'édition au Québec depuis 1960 en deux mots: autonomie et concentration. L'autonomie de l'édition québécoise par rapport aux grandes maisons d'édition et de distribution françaises, dont Hachette, a été conquise de haute lutte dans les années 1960-1970, dans le contexte nationaliste de la Révolution tranquille, grâce à l'acharnement de quelques éditeurs et avec le soutien plutôt timide des gouvernements québécois successifs. Jusqu'à ce qu'enfin, en 1979, le gouvernement du Parti québécois fasse adopter la Loi sur les entreprises québécoises dans le domaine du livre: les éditeurs québécois purent dès lors consolider leurs positions et atteindre leur plein épanouissement.

Mais dès le milieu des années 1980, les difficultés de distribution forcent les éditeurs les plus fragiles à se regrouper au sein de groupes aux reins financiers plus solides (Ville-Marie littérature, Sogides). Cette concentration progressive des activités d'édition et de distribution ira en s'accroissant dans les années 1990 au profit de conglomerats, dont principalement Quebecor qui, en 2005, avalera le groupe Sogides. Du côté des libraires, on assistera à la même tendance à la concentration avec la constitution des groupes Renaud-Bray et Archambault (Quebecor).

Même si des indépendants résistent vaillamment du côté des libraires comme des éditeurs (Boréal, Leméac, Triptyque, XYZ, Trois-Pistoles), la tendance à la polarisation entre les mains de géants médiatiques semble désormais irréversible, la révolution du numérique marchant de pair avec la nouvelle économie.



## Un bémol

Le dernier volume de *Histoire de l'édition littéraire au Québec*, peut-être parce qu'il emprunte trop souvent la forme d'un condensé d'événements récents, risque toutefois de laisser le lecteur sur sa faim: il aura l'impression de parcourir une histoire un peu trop officielle, connue et aseptisée, sans véritable échappée sur les coulisses du monde de l'édition et les batailles qui ont opposé ou rallié les fortes personnalités qui l'ont façonné: les Jacques Hébert, Gaston Miron, Gérard Godin, Denis Vaugois, Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Fortin ou Jacques Lanctôt. Pour cela, il lui faudra revenir aux souvenirs d'éditeurs, ceux par exemple de V.-L. B. (*Les Mots des autres*) ou d'Alain Horic (*Mon parcours d'éditeur avec Gaston Miron*) qui, malgré leurs partis pris, éclairait de l'intérieur les grands et misères du petit monde de l'édition.

Cette *Histoire de l'édition littéraire* est donc avant tout un livre de référence, un peu aride et didactique. Mais comme toutes les synthèses, il offre l'avantage de souligner les grandes tendances qui parcourent l'histoire récente de l'édition littéraire au Québec et laisse présager ce qui s'annonce... pour le meilleur et pour le pire.

Le Devoir

HISTOIRE DE L'ÉDITION LITTÉRAIRE AU QUÉBEC AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

LA BATAILLE DU LIVRE (1960-2000)

VOLUME 3

Sous la direction de Jacques Michon  
Fides

Montréal, 2010, 520 pages

## EN BREF

## 50 000 \$ pour un poème

Poètes, à vos papiers et à votre anglais: le Montreal Interna-

tional Poetry Prize, d'une valeur de 50 000 \$, sera accordé pour la première fois, en décembre prochain, pour un poème de quarante lignes ou moins. Ce nouveau prix, qui

n'a pas d'équivalent dans l'univers de la poésie, se rapproche du prix Gillier de littérature pour ce qui est de son importance pécuniaire. Le Montreal Prize, pensé par le poète et critique Asa Boxer, l'auteur Len Epp et l'ingénieur et consultant Peter Abramowicz, est subventionné par un mécène anonyme qui ne garantit pas la continuité du prix après cette première année. Tous les poètes, publiés ou non, peuvent participer en proposant, d'ici le 8 juillet, un texte anglais inédit. Une première évaluation sera faite par un comité de dix poètes d'un peu partout autour du globe. Cinquante finalistes verront leurs poèmes publiés au sein d'une anthologie aux éditions Vehicule Press. Le Britan-

ique Andrew Motion, poète de la Couronne de 1999 à 2009, déterminera parmi eux le gagnant. Toutes les informations sur [montrealprize.com](http://montrealprize.com) — *Le Devoir*

## Serge Boucher au Studio littéraire

Le comédien Benoît McGinnis lira au prochain Studio littéraire des proses inédites du dramaturge Serge Boucher. Le comédien, au cours de sa carrière, a interprété plusieurs rôles écrits par l'auteur d'*Excuse-moi* et de la série télé *Aveux*. Boucher livrera, pour une rare fois, des écrits qui ne sont pas dramaturgiques. À la Place des Arts, le 11 avril à 19h30. — *Le Devoir*

la grosse femme d'à côté est partie  
michel tremblay

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST  
MONT-ROYAL  
514-503-6389

Olivieri  
librairie & bistro

3<sup>e</sup> édition Spécial Maroc  
Maghreb du livre de Montréal

Des livres !  
Des événements !  
Des invités !

Lundi 4 avril  
Soirée maghrébine  
18h : Musique & Cocktail  
19h : Lectures avec des auteurs maghrébins d'ici et d'ailleurs :

Salah Beddiari, Nassira Belloula, Salah Benlabed, Sofia Benyahia, Rachid Benzine et Aziz Farès ;

Mercredi 6 avril - 19h  
Causerie avec  
Rachid Benzine  
(Les nouveaux Penseurs de l'Islam, Albin Michel)  
L'Islam moderne & les révolutions populaires

Avec la participation du Conseil de la communauté marocaine à l'étranger.

Dans le cadre du Printemps culturel nord-africain de Montréal  
Du 1<sup>er</sup> au 10 avril

Une présentation de l'Espace du livre francophone et du Festival culturel nord-africain de Mtl, en collaboration avec Olivieri.  
Avec le soutien des Conseil des arts de Montréal, Ville de Mtl, Sodac, Conseil des arts du Canada et Patrimoine Canada.

Entrée libre / Réservations obligatoires pour les événements.

RSVP : 514.739.3639  
Bistro : 514.739.3303  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

## LIVRES

ESSAI

## La musique de George Steiner

Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien? George Steiner, éminent essayiste et philosophe, né à Paris en 1929 d'une famille juive viennoise, y répond dans une œuvre abondante et magistrale.

GUYLAINE MASSOUTRE

**L**angage et silence est le moment magistral d'une œuvre critique, signée George Steiner. Paru en 1969, mais aujourd'hui complètement revu et augmenté, l'ouvrage donne à resaisir Kafka, Günter Grass, Trotski, Montaigne et Dostoïevski, assortis d'inédits en français sur Lukacs, Bloch, Hans Mayer et Schoenberg.

«Aucune théorie du sens ou du non-sens ne peut être valable si elle esquive la musique», soutient l'essayiste, interrogeant sans relâche les humanités. Faisons l'hypothèse que cela le résume le mieux. En effet, ce polyglotte est passé d'une culture à l'autre, de l'Antiquité à l'intelligence morale contemporaine, de Virgile à Butor, d'Homère à Thomas Mann, en faisant des sauts comparatifs dignes du grand art critique, sans lequel «la création pourrait bien se heurter au silence».

La musique est là, à l'origine de ce qui pense, qui énonce, qui danse. Logos ineffable, ce silence, désigné par Wittgenstein comme l'horizon muet de tout discours ou langage, Steiner en ramène la vitalité dans un tournoisement génial. Il éblouit par sa puissance émotionnelle, intelligente et morale, infatigable lecteur aux interlocuteurs essentiels.

## Aucun livre ne ressemble à un autre

La barbarie nazie y figure comme un trou noir vers quoi il avance. Que peut, en effet, la culture contre la barbarie? Pour Steiner, la musique tient la place que le mot occupait ja-



Le philosophe et essayiste George Steiner

BERTRAND GUAY AFF

dis dans la société cultivée, et la poésie joue un rôle essentiel, à notre époque, pour contrer la violence et l'affaiblissement imposé aux langues dans la culture de masse.

Inversement, il arrive que la littérature contribue à effacer la mémoire. Il faut questionner la valeur des romans. Il réactualise ainsi «Le miracle creux», un texte polémique

de 1959 sur la littérature allemande. Sa pensée contre le kitsch s'y renforce, et on relira avec bonheur ses textes des années 60, où il défend Günter Grass, Lukacs, Hans Mayer, mort en 2001 en laissant d'importants écrits sur Brecht, Mann et Benjamin.

*Langage et silence* est un classique. Son travail au *New York Times*, rassemblé dans *Lec-*

tures chez Gallimard, en 2010, montre ici le critique aigu sur Plath, Nabokov, Durrell ou Celan. L'essai montre, et ce n'est pas son moindre mérite, ce qu'il doit à l'École de Francfort, foyer si fécond pour la littérature, de même que le judaïsme qui anime maints chefs-d'œuvre. «Le livre que nous commençons demain doit être comme s'il n'y en avait eu aucun auparavant: nouveau et scandaleux comme le soleil matinal», écrit-il à propos du mystère, si humain, de la culture.

Après *Grammaires de la création* (2001) ou *Les Livres que je n'ai pas écrits* (2008), cet essai, enrichi d'une postface de P.-E. Dauzat, prouve la responsabilité à l'origine des intuitions critiques que permet de vérifier le recul du temps.

À l'autre bout de la chaîne littéraire se pressent récits et romans. Au Seuil, par exemple, on fait place belle à la diversité: voyez la quatrième fiction du Togolais Kossi Efoui, *L'Ombre des choses à venir*, ou les histoires algériennes de Stéphane Chaumet, *Même pour ne pas vaincre*. Ces récits, littérairement honnêtes, vont d'une guerre à l'autre comme si la littérature n'était qu'un rituel obsédant.

Lire demeure emprunter un chemin singulier, aux bifurcations innombrables. Tant que le lecteur somnambule continuera de vagabonder, vivre sera aussi «s'endormir, plutôt que disparaître, dans la palpable persistance du bien-être», écrit Philippe Delerm dans ses observations quotidiennes, *Le Trottoir au soleil*, qui paraît chez Gallimard. Grâce à cette littérature du monde, ses racines sont à notre portée.

Collaboratrice du Devoir

## LANGAGE ET SILENCE

George Steiner  
Édition revue et augmentée  
Les Belles Lettres  
Paris, 2010, 295 pages

## LIVRES PRATIQUES

## L'abc du savoir-vivre

CATHERINE LALONDE

**U**n guide de bonnes manières actuel? Alors que le savoir-vivre ne s'enseigne plus, que la liberté individuelle prend trop souvent le dessus sur la courtoisie, Hélène-Andrée Bizier et Marie-Diane Faucher veulent, avec *L'abc des bonnes manières* (Publistar), dépoussiérer le manuel du savoir-vivre.

Elles y rappellent, sous forme d'abécédaire, les bases de la politesse. De petites capsules historiques, trop peu nombreuses, expliquent l'origine de certaines coutumes et relèvent l'intérêt du livre. Car si on trouve dans *L'abc des bonnes manières* quelques règles pour répondre aux toujours délicates questions du pourboire, des plans de table et de la façon de se présenter, les auteures n'arrivent pas à réactualiser le genre. Se dégage, tant de l'humour oui-ma-très-chère, qui tombe souvent à plat, que de la vision, un goût désuet.

Si les auteures incluent, signe des temps, des rubriques sur le courriel, le téléphone portable, le port du condom ou les rencontres Internet, elles ne font que surfer sur ces problématiques XXI<sup>e</sup> siècle de politesse, relayant l'évidence sans s'at-

tarder à la complexité de certaines situations engendrées par notre époque formidable.

Bizier et Faucher, pourtant, annoncent en préface avoir éprouvé «un certain plaisir à voir tomber de vieux tabous comme celui qui interdit aux femmes d'ouvrir une bouteille de vin quand un homme est présent ou, à l'inverse, à réintroduire quel-ques principes de galanterie bannis il y a un demi-siècle». Quand, plus loin, on lit qu'elles conseillent aux femmes de ne pas regarder un homme dans les yeux en mangeant des asperges, on peut douter qu'elles aient réussi leur projet. Un guide parmi d'autres, qui rappelle les règles de base de la politesse, sans être tout à fait ni au goût, ni aux besoins du jour.

Le Devoir

## Le Prix des lecteurs Radio-Canada 2011

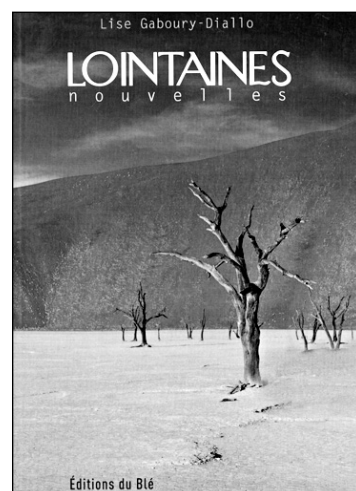
## Lointaines nouvelles de Lise Gaboury-Diallo

**D**es lecteurs Radio-Canada 2011 invite huit lecteurs, jurés d'occasion, à jager la meilleure œuvre francophone écrite hors Québec. Sous la présidence d'honneur d'Antonine Maillet, le jury décidera au fil des semaines lequel, des quatre romans et du recueil de nouvelles en lice, sera déclaré lauréat de cette onzième édition du Prix, le 22 avril prochain. Les finalistes sont Louis L'Allier pour *Les danseurs de Kamilari* (Vermillon), Andrée Christensen pour *La mémoire des ailes* (David), André Lamontagne pour *Les fossoyeurs* (David), Gracia Couturier pour *Chacal, mon frère* (David) et Lise Gaboury-Diallo pour le recueil de nouvelles *Lointaines nouvelles* (du Blé).

Chaque semaine, *Le Devoir* présente dans son cahier Livres une des œuvres en lice.

Reconnue comme critique, professeure, analyste et poète, Lise Gaboury-Diallo est une importante figure de la littérature franco-canadienne de l'Ouest. Elle enseigne au Collège universitaire de Saint-Boniface. Elle participe également au comité éditorial des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*. Depuis son premier recueil de poésie, *Subliminales* (du Blé), le dialogue avec autrui, la transformation qu'il entraîne et la quête d'identité sont les axes de son écriture.

Ce sont ces thèmes qu'on retrouve dans le voyage qu'offre *Lointaines nouvelles*. Ni tout à fait auto-fiction, ni tout à fait invention, les nouvelles sont cueillies par l'œil d'une narratrice manitobaine qui découvre le Sénégal natal de son mari. Peu à peu, la folle, la fille à marier, les enfants, les filles ga-



zelles, l'imam, les vieux des villages Dogons, les enfants prennent de plus en plus de place. Récits de voyage, *Lointaines nouvelles*, sans renier le regard blanc et occidental qu'il pose, refuse de rester à la surface

carte postale de l'Afrique. «[...] j'observe mes compagnons africains; tous semblent si légers, écrit Gaboury-Diallo. Touchent-ils le sol ou survolent-ils en papillon les drames de notre époque? À quelle école de cirque ont-ils acquis une telle souplesse de corps et d'esprit pour pouvoir littéralement gambader sur ces versants? Sur un chemin miné par l'imprévu ardu du hasard, ils prennent le temps de s'amuser en travaillant. Ils s'entraident, s'intéressent réellement au sort d'autrui, peu importe la moiteur du front et la fatigue quotidienne.» Quinze nouvelles, tissées d'Afrique.

Le Devoir

## LOINTAINES NOUVELLES

Lise Gaboury-Diallo  
Éditions du Blé  
Saint-Boniface, 2010, 216 pages

## EN BREF

## Céline en vente

Une vente aux enchères consacrée à Louis-Ferdinand Céline proposera, le 17 juin chez Drouot, à Paris, près de 250 pièces, dont plusieurs éditions originales de *Voyage au bout de la nuit* et le seul ouvrage de médecine publié par l'auteur en dehors de sa thèse de doctorat. La maison de vente Nèret-Minet & Tessier propose aussi une édition de *Mort à crédit*, datée de 1936, non expurgée des passages condamnés par décision de justice. — Agence France-Presse

AGENCE FRANCE-PRESSE  
Louis-Ferdinand Céline en 1951

**Presses de l'Université Laval**

**Attention écrivains méchants**

**SIMON HAREL**

Attention écrivains méchants

**L'écriture n'est jamais neutre. Les écrivains méchants nous font éprouver la violence, la cruauté du monde, les traumatismes communautaires ou personnels.**

192 pages  
**24,95 \$**

Abonnez-vous à INFO-PUL  
[www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)

**NOUVEAUTÉS**

**[ H É L I O T R O P E ]**

**LES MODÈLES DE L'AMOUR**  
GRÉGORY LEMAY  
ROMAN

**MY PARIS**  
GAIL SCOTT  
ROMAN

**UN LAC IMMENSE ET BLANC**  
MICHÈLE LESBRE  
SÉRIE K, NOVELLA

**C'EST QUAND LE BONHEUR**  
MARTINE DELVAUX  
SÉRIE P, FORMAT POCHE

**C'EST QUAND LE BONHEUR?**

**ÉDITIONSHELIOOTROPE.COM**

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Gauche ou gauche « efficace » ?

Le concept de «gauche efficace», promu par l'essayiste Jean-François Lisée, correspond-il vraiment à une modernisation des idées classiques de la gauche politique ou en trahit-il l'esprit, en favorisant un alliage idéologique bâtard qui prend la forme d'une gauche de droite? Selon Pierre Dubuc, directeur du mensuel progressiste et indépendantiste *l'aut'journal*, c'est malheureusement la seconde interprétation qu'il faut retenir.

Dans *Pour une gauche à gauche*, un essai polémique rédigé à chaud, Dubuc se livre, comme l'indique le sous-titre de son ouvrage, à une «critique des propositions sociales et linguistiques de Jean-François Lisée», pour montrer qu'elles ne font pas progresser le Québec «sur le chemin de son émancipation sociale et de sa libération nationale».

Avant d'entrer dans le vif de cette polémique, il convient d'abord de saluer la contribution des deux hommes au débat public québécois. Lisée et Dubuc n'ont pas peur de se mouiller. Le premier, journaliste de profession, a été conseiller de Jacques Parizeau et de Lucien Bouchard. Il est chercheur à l'Université de Montréal et nourrit abondamment un blogue, sur le site de

*L'actualité*, dans lequel il se prononce sans filet sur tous les enjeux de l'heure. Le second a été candidat à la direction du Parti québécois (PQ) en 2005, a cofondé le SPQ Libre, a publié des portraits à charge de Stephen Harper et Michael Ignatieff et multiplie les interventions critiques sur le site de

*l'aut'journal*. Lisée et Dubuc appartiennent tous les deux à la famille souverainiste et se réclament de la gauche. Leurs différends portent donc sur des éléments de stratégie et d'interprétation.

«Longtemps, j'ai eu de l'admiration pour Jean-François Lisée», écrit Pierre Dubuc, qui avoue trouver son frère ennemi «souvent intelligent, brillant et astucieux». Toutefois, les récentes propositions de Lisée, principalement celles qui sont formulées dans *Nous* (Boréal, 2007) et dans *Pour une gauche efficace* (Boréal, 2008), ont heurté Dubuc.

Si Lisée parle de «gauche efficace» plutôt que de gauche tout court, c'est qu'il accepte, d'une certaine façon, le constat selon lequel le programme de gauche traditionnel (gros État, gros impôts, syndicats forts) n'est plus adapté à la situation actuelle. Lisée, qui reste attaché aux valeurs de gauche (principalement la justice sociale), suggère donc de jouer de stratégie, en récupérant certaines idées de la droite pour les faire servir à des objectifs de gauche.

Il propose, notamment, une privatisation partielle d'Hydro-Québec et une hausse des tarifs d'hydroélectricité, l'instauration de la concurrence entre les employés de la fonction publique, des salaires plus élevés pour les enseignants qui parviennent à faire augmenter le taux de réussite des élèves en milieu défavorisé et, enfin, une fiscalité qui abandonne de plus en plus le principe de l'impôt progressif sur les profits des entreprises et le revenu pour se tourner vers le principe des tarifs et taxes à la consommation. Originales, les idées de Lisée sont souvent complexes, voire alambiquées. Aussi, le résumé qui précède ne prétend pas leur rendre justice, mais seulement en suggérer l'esprit.

### Logique

Dubuc ne partage pas le constat de Lisée sur l'épuisement du programme de gauche tradition-

nel. Il croit plutôt que c'est son abandon, par manque de volonté politique et reddition devant les forces idéologiques de droite, qui explique le marasme actuel. Il cite l'économiste américain Paul Krugman (ce que fait aussi Lisée!), qui prend Roosevelt comme modèle pour affirmer

que les meilleures solutions pour assurer une société juste sont d'imposer les entreprises et les bien nantis et d'encourager la syndicalisation.

Dubuc expose aussi «dix raisons de s'opposer à la privatisation d'Hydro-Québec» et à une hausse de ses tarifs, rejette l'idée des salaires liés à la performance en éducation et propose plutôt d'abolir les subventions aux écoles privées, montre qu'une hausse des droits de scolarité (appuyée par Lisée à de multiples conditions) nuirait à l'accessibilité aux études et, conséquemment, à la productivité nationale. Il explique aussi les raisons pour lesquelles le principe utilisateur-payeur annonce le dépérissement des services publics. On ne peut pas, explique Dubuc en tournant parfois les coins ronds, atteindre des objectifs de gauche en se soumettant à des stratégies de droite. Aussi, même s'il relève d'une bonne intention, le pacte avec le diable proposé par Lisée fait le jeu de la droite.

### Pour l'avenir du français

Dubuc et Lisée plaident ensemble pour un Québec français. Pourtant, dans ce dossier aussi, la polémique fait rage. Dans son blogue du 14 janvier dernier, Lisée accuse Dubuc de pratiquer «l'oukase et l'excommunication des gens qui ne pensent pas comme lui». Alors que le chroniqueur de *L'actualité* se fait le promoteur du concept de «nette prédominance du français au Québec», le directeur de *l'aut'journal* lui oppose

celui de «français, langue commune». Selon Lisée, Dubuc, au mieux, coupe les cheveux en quatre et, au pire, entretient une logique d'affrontement entre les langues qui n'a pas lieu d'être.

Selon Dubuc, le concept de «nette prédominance du français», malgré les apparences, n'implique pas que le français soit la seule langue commune et «sous-entend la cohabitation de deux langues, le français et l'anglais».

Dans son blogue du 25 janvier, Lisée fait mine de ne pas trop comprendre la distinction suggérée par Dubuc et écrit que ce dernier «affirme une chose qui n'a pas de sens logique et la prend pour vraie». La thèse de Dubuc est pourtant bien logique: le principe du «français, langue commune» implique des exceptions pour la communauté anglophone, mais refuse d'institutionnaliser la cohabitation des deux langues en général. Dubuc, contrairement à ce qu'avance Lisée, ne veut pas que «l'anglais finisse par disparaître», mais qu'il soit cantonné dans les institutions de la minorité anglophone historique.

Très stimulante, cette polémique interne à la gauche souverainiste est un signe de vitalité sans équivalent dans le camp adverse. Le Parti québécois, dans le giron duquel nos deux ferrailleurs s'activent, saura-t-il s'en inspirer pour sortir de sa douce léthargie? Le cas échéant, insuffler un peu de gauche à gauche dans son programme et son discours ne lui ferait certes pas de tort.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### POUR UNE GAUCHE À GAUCHE

CRITIQUES DES PROPOSITIONS SOCIALES ET LINGUISTIQUES DE JEAN-FRANÇOIS LISÉE

Pierre Dubuc  
Renouveau québécois  
Montréal, 2011, 206 pages



LOUIS CORNELLIER



Pierre Dubuc



Jean-François Lisée

### HISTOIRE

## La froideur de Louis XIV envers le Canada

MICHEL LAPIERRE

À 14 ans, il incarne le Soleil dans un ballet, sur une musique de Lully. Beaucoup plus tard, en 1699, le marquis de Vauban lui conseille d'édifier, depuis Québec et Montréal, un empire en Amérique avec «deux grandes monarchies» populeuses, l'une au Canada, l'autre en Louisiane et à Saint-Domingue, pour contrecarrer les ambitions anglaises. Mais Louis XIV (1638-1715) n'a d'yeux que pour l'Europe, se prenant pour Apollon ou pour Hercule.

Ces faits qui en disent long, l'historien Louis Gagnon les relate dans son essai *Louis XIV et le Canada (1658-1674)*. Il consacre le livre aux vains efforts qui annonçaient presque le mémoire de 1699 soumis par Vauban: ceux de Pierre Boucher, l'un des plus importants pionniers de la Nouvelle-France, ainsi que ceux de deux administrateurs de la colonie, l'intendant Jean Talon et le gouverneur général Frontenac.

Doué d'un style limpide, agréable, expressif, exempt de lourdeurs universitaires, Gagnon aboutit à une conclusion brillante, où il définit «l'homme américain», né depuis le XVII<sup>e</sup> siècle tant au Canada que dans les colonies anglaises. «Un être, écrit-il, d'une autre espèce, discrètement en rupture avec les sociétés européennes, enraciné dans un terrain où il se mouvaient avec plus de liberté et d'indépendance.» Il poursuit: «Cet homme, Louis XIV ne l'a pas senti. Il ne pouvait tout simplement pas l'imaginer.»

À la différence de la plupart des nos historiens, Gagnon a suffi-



STÉPHANE DE SAKUTIN AFP  
Louis XIV resta sourd aux propos de ceux qui auraient voulu que la Nouvelle-France devienne une «grande colonie».

samment fréquenté les classiques français pour saisir l'esprit subtil de l'Ancien Régime. Il sait que Voltaire a défini à la perfection la modernité singulière de Vauban — champion de la cause canadienne, à laquelle l'écrivain était pourtant loin d'être sensible — par ces simples mots: «Il a prouvé, par sa conduite, qu'il pouvait y avoir des citoyens dans un gouvernement absolu.»

Pour dépeindre à la fois la psychologie et la politique de Louis XIV, qui aime mieux assiéger des places fortes d'Europe que s'intéresser au Nouveau Monde, l'essayiste québécois choisit une pointe que Mme de Sévigné lance en 1667: «Le roi s'amuse à prendre la Flandre...» L'année précédente, le monarque et son ministre Colbert étaient restés sourds aux propos de Talon, qui souhaitait que le Canada devienne «une grande colonie», assez puissante démo-

graphiquement pour en imposer aux possessions anglaises, déjà bien plus peuplées.

Voltaire a dit de Louis XIV «qu'il ambitionnait toute sorte de gloire, et qu'il voulait être aussi considéré au-dehors qu'absolu au-dedans». Comme le note Gagnon, Frontenac, faute de convaincre la France de l'importance du Canada, vit sa femme, plus influente que lui dans la haute société, être l'objet des faveurs royales.

Mme de Frontenac incarnera Minerve, déesse romaine de la guerre, dans un tableau qui enrichira la splendeur de Versailles. Ce sera, hélas, la meilleure participation canadienne au rayonnement du Roi-Soleil!

Collaborateur du Devoir

### LOUIS XIV ET LE CANADA

Louis Gagnon  
Septentrion  
Québec, 2011, 202 pages

## Interpréter la révolution de Mai 68

JEAN-PHILIPPE WARREN

Accompagné d'un CD avec témoignages audiovisuels, ce livre apporte une contribution originale à l'interminable et inextricable débat autour de l'interprétation de Mai 68, en France. Car si la compréhension des événements passés est bien l'affaire des historiens, ces historiens sont aussi acteurs de l'histoire. Et des acteurs d'autant plus engagés qu'ils sont contemporains des faits qu'ils narrent.

Ce n'est pas le recours à l'histoire orale en soi qui rend l'ouvrage dirigé par Agnès Callu passionnant. Non, ce qui rend sa lecture stimulante, c'est d'avoir donné la parole aux historiens eux-mêmes, comme témoins du passé. Parmi bien d'autres, Hélène Carrère d'Encausse, Marc Ferro, Alain Corbin, Emmanuel Leroy Ladurie, Jean Delumeau, René Rémond et Françoise Picq sont ainsi appelés à raconter ce qu'ils ont vécu comme spectateurs détachés ou militants passionnés pendant ces «années de brasse».

Comment l'historien raconte-t-il ce qu'on appelle «l'histoire du présent»? Son regard est-il plus rigoureux et plus objectif que celui de ses contemporains? L'historien peut-il, grâce à sa formation et ses méthodes, atteindre un point de vue de Sirius, d'où il peut dominer son temps? Ces questions sont d'autant plus intéressantes à poser dans le cas des troubles étudiants des années 60 que nul n'échappe en France à la fascination de Mai 68. Chacun sent le besoin de se positionner face à l'un des événements les plus médiatiques des 50 der-

nières années. «Par l'histoire orale, demande Callu, a-t-on la capacité de découvrir un Mai 68 nouveau dans ses contours quand il est raconté par des historiens?» Y a-t-il vraiment un «Mai des historiens» qui différencierait des autres?

Or, ce qui frappe d'abord le lecteur, comme le souligne Jacques Revel en préface, c'est à quel point les historiens interrogés livrent des témoignages personnels au fond assez peu travaillés de l'intérieur par les outils de leur discipline. Les normes qui orientent leurs récits sont moins celles de leur formation professionnelle que des valeurs communes à la conscience collective française. «C'est dire, résume Revel, qu'ils se sont comportés en citoyens autant qu'en historiens, quoi qu'ils en aient, et que dans la mémoire qu'ils conservent (ou qu'ils reconstruisent) de l'événement, c'est toujours comme citoyens qu'ils continuent de se percevoir.»

Cette leçon est intéressante et donne toute sa valeur à l'ouvrage. Elle permet d'éclairer des enjeux plus globaux, qui touchent à l'objectivité historique, aux liens entre le chercheur et le citoyen, à la validité de l'histoire orale comme récit du passé ainsi qu'aux limites de l'ego-histoire. Invité à donner sa version des faits, l'historien n'est peut-être pas, après tout, un témoin privilégié de l'histoire, mais un acteur comme les autres, avec ses doutes et ses espoirs.

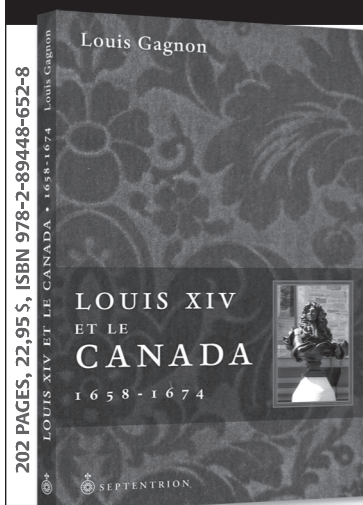
Collaborateur du Devoir

### LE MAI 68 DES HISTORIENS

ENTRE IDENTITÉS NARRATIVES ET HISTOIRE ORALE

Agnès Callu (dir.), Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2010, 311 pages

### Aux sources de notre histoire



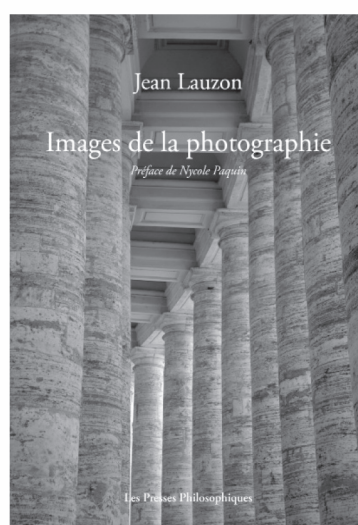
Le 10 mars 1661, après avoir aboli le poste de principal ministre, le roi Louis XIV s'érige en monarque absolu. Londe de choc provoquée par cet événement sans précédent se propage jusqu'en Nouvelle-France.

En 1666, le verdict tombe sans appel: le roi écarte le projet d'un vaste royaume en Amérique sous prétexte que sa création compromettrait son prestige et la sécurité de ses sujets d'outre-mer.

AUSSI DISPONIBLE EN FORMAT PDF FEUILLETAGE EN LIGNE: 3216

SEPTENTRION.QC.CA LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

### Jean Lauzon IMAGES DE LA PHOTOGRAPHIE



«Ouvrage d'un apport capital et d'une pertinence absolue.» (Jean-Luc Monterosso, directeur de la Maison Européenne de la Photographie, Paris)

«Pour quiconque s'intéresse à la photographie, les études de Jean Lauzon sont devenues une source théorique incontournable.» (Nycole Paquin, professeure à l'UQAM)

En librairie  
222 pages • 26 \$

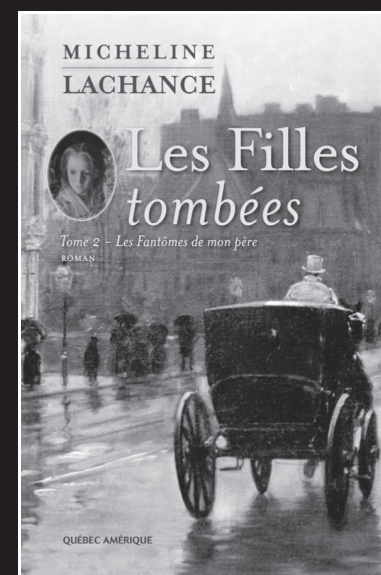
AUX PRESSES PHILOSOPHIQUES

## FÉLICITATIONS À MICHELINE LACHANCE

GRAND PRIX DU LIVRE DE LA MONTÉRÉGIE 2011 CATÉGORIE FICTION ADULTES



Micheline Lachance



«Micheline Lachance insufflé à cette fresque sa passion pour l'histoire et sa fascination pour les femmes irrédutibles.»

Monique Roy, *Magazine - Châteline*

«(...) c'est très bien fait, (l'auteure) écrit avec une maîtrise et beaucoup de recherche.»

Jean Fugère, *Radio-Canada - Pourquoi pas dimanche*

Québec Amérique

[www.quebec-amerique.com](http://www.quebec-amerique.com)